L'effet papillons noirs

une histoire en quatre épisodes

En 2018, un album est arrivé dans notre circuit critique parmi des dizaines d'autres. Nous ne l'avons pas retenu. Fait rare, il racontait l'histoire d'une petite fille noire, Adé, que l'on embête à cause de ses cheveux. Ce livre a pourtant semblé essentiel à des milliers de lecteur-trice-s peu habitué-e-s à se voir représenté-e-s dans les albums jeunesse. Récit à plusieurs voix d'un succès qui en dit long...







ÉPISODE 1 AURÉLIE CROP



Créées en 2016 par Aurélie Crop, les minuscules éditions Bilibok proposent des livres personnalisés à leurs lecteurs. Chaque lecteur ou lectrice aura ainsi la possibilité de lire une histoire sur mesure, dont le héros ou l'héroïne lui ressemble, dont la situation familiale fait écho à la sienne. Le particulier se met ainsi au service de la diversité. C'est dans ce creuset que le projet de l'album Comme un million de papillons noirs va naître...

Le projet de votre maison d'édition renversait la perspective éditoriale habituelle. Non plus une œuvre proposée à un lecteur mais un lecteur commanditaire d'une œuvre. Comme s'est déroulée cette aventure? Comment le(s) créateur(s) ou créatrice(s) trouvaient-ils leur place dans ce schéma inversé?

Aurélie Crop: Avec l'arrivée d'un enfant différent, j'ai cherché des livres pour lui et je me suis rendu compte d'un gros manque sur le marché du livre jeunesse (en termes de diversité ethnique, de genre, de différents types de représentations). Lorsque j'ai communiqué sur les réseaux sociaux sur la future ligne éditoriale de Bilibok, j'ai reçu spontanément des messages ravis de parents, me disant ce qui leur manquait pour leur enfant. Les modèles de familles, le handicap, la couleur de peau, l'empowerment des fillettes...

Le fait d'imprimer des livres à la demande et de pouvoir personnaliser certains critères physiques des petits héros permettait aux parents d'avoir plus de choix. Une même histoire de qualité pouvait avoir aussi bien un héros asiatique ou une héroïne métisse. Ces personnages sont aujourd'hui extrêmement secondaires dans les livres jeunesse, dont les héros sont blancs (ou alors ils sont les héros d'histoires «exotiques»), et beaucoup de livres dont les héros sortent des clichés ne sont pas toujours qualitatifs en termes d'écriture ou d'illustration. L'idée était d'apporter dans ces livres personnalisés le même niveau de qualité et d'exigence que l'édition jeunesse traditionnelle. Les auteurs et illustrateurs que nous avions rencontrés au début n'étaient pas fermés à l'idée d'un livre qui s'adapterait à l'enfant ni à ce nouveau modèle d'édition où finalement tout est transparent pour eux (chaque livre est imprimé sur mesure et vendu à un acheteur particulier, ils connaissent donc le nombre de ventes en temps réel, ce qui n'est pas le cas chez les éditeurs classiques).

Seconde étape, vous formulez une commande spécifique à une autrice spécifique. Il s'agit de soumettre une phrase de Toni Morrison, « ses habits étaient blancs et ses cheveux semblables à un million de papillons noirs », à Laura Nsafou, que l'on connaît davantage sous son nom de blogueuse afroféministe Mrs Roots. Comment s'est formulé ce projet?

Je suivais déjà Laura sur Twitter parmi d'autres comptes féministes. Elle sensibilisait beaucoup à l'absence de littérature diversifiée pour les adultes et aux discriminations ordinaires. Par exemple, les auteurs afrodescendants français sont toujours au rayon «littérature africaine» alors qu'ils sont autant français que n'importe quel romancier blanc.

Un jour, quand elle a posté cette phrase de Toni Morrison, ça m'a fait penser à un livre (musical) que j'avais adoré, petite: La Petite fille aux cheveux bleus. Dans l'histoire, les cheveux de cette fillette changeaient de forme et de couleur avec ses expériences et sa maturité intérieure. J'ai tout de suite visualisé la couverture du livre avec cette poésie des papillons noirs qui serait parfaite pour un livre jeunesse. J'avoue que j'ai eu un moment envie de l'écrire moi-même mais j'ai trouvé plus cohérent qu'une personne concernée par ce thème des cheveux afro s'empare du sujet et sache réellement quoi mettre en avant pour le lecteur. J'ai contacté Laura et elle a tout de suite accepté. Elle n'avait pas pensé à l'édition jeunesse et, finalement, c'est dès cet âge que l'on a besoin de représentations positives.



Avatars enfants sur Bilibok.com, ill. Olivier Chevillon.

Peu de temps avant, j'avais fait un appel à illustrateurs pour Bilibok et j'avais reçu le book de Barbara, qui contenait de très belles illustrations de personnages noirs d'un ancien projet. Je les ai montrées à Laura qui a apprécié la finesse des détails qui permettait d'éviter de tomber dans un autre cliché: représenter tous les personnages noirs de façon identiques. J'ai envoyé le texte à Barbara et elle a été charmée par l'histoire. Sur les conseils de Laura, nous avons travaillé ensemble à ce que chaque personnage ait ses spécificités physiques et capillaires et qu'une large variété de femmes/fillettes noires soient représentées (teintes de peau, coiffures...).

Pour financer ce projet, vous êtes passée par une plateforme de crowdfunding. Comment cette campagne s'est-elle déroulée et qu'en avez-vous appris?

Comme ce livre avait pour thème les cheveux afro d'une fillette noire, il sortait de notre système de livres personnalisés. On a donc choisi de l'éditer en livre classique mais il fallait trouver des fonds pour faire imprimer la première édition. J'ai décidé de tenter une campagne sur Ulule pour rassembler ces fonds, sans imaginer le succès qu'elle aurait! Le bouche-à-oreille a fonctionné dès le début de

la campagne et s'est poursuivi jusqu'au bout. Notre livre sur un thème attendu par de nombreux parents allait trouver son public. On a reçu beaucoup de messages très positifs de parents, de bibliothécaires qui cherchaient à diversifier leur fonds, d'instituteurs, même de femmes adultes qui le commandaient pour elles car elles-mêmes auraient aimé pouvoir le lire petites. On a reçu des messages de France métropolitaine, d'Outremer mais aussi d'autres pays francophones ; il y avait un vrai engouement pour le livre. On a aussi eu des dons de personnes qui ne commandaient pas le livre mais participaient pour que ce type de projet puisse aboutir et changer l'offre jeunesse. Ce fut un mois intense et passionnant.

Comment le livre a-t-il été accueilli à sa sortie?

Il y a eu quelques retombées presse pendant la campagne Ulule (j'avais constitué un dossier de presse comprenant une version numérique du livre, celui-ci étant déjà terminé et prêt à être imprimé), dont un article web sur un gros site (le Huffington post) qui a entraîné quelques commentaires racistes mais qui ont été vite modérés. L'accueil a été globalement très positif. Le nombre de mamans qui ont envoyé des photos de leurs en-



Illustrations de Barbara Brun sur Bilibok.com

fants lisant le livre à la réception des commandes a été incroyable et très touchant. N'étant pas dans le circuit classique de la littérature jeunesse avec notre modèle particulier, nous n'avons pas eu beaucoup de retours des professionnels.

Le succès du livre a dépassé les capacités de votre petite maison qui s'autodiffusait et vous avez dû mettre en sommeil votre entreprise. Aujourd'hui, quelles conclusions tirez-vous de cette aventure à la fois couronnée de succès et teintée de renoncement? Votre regard sur l'édition pour la jeunesse a-t-il changé?

Le livre se vendait bien sur notre site uniquement grâce au bouche-à-oreille et je recevais beaucoup de messages de personnes qui le cherchaient en librairie, ou de bibliothécaires et libraires qui voulaient nous le commander, venant de plusieurs pays. Je travaillais à temps plein en plus de Bilibok et j'avais un enfant en bas âge. J'ai donc vite manqué de temps. J'ai fait le choix difficile de fermer l'entreprise et je reçois encore des messages de temps en temps de parents qui sont tombés sur le livre personnalisé et regrettent de ne pas pouvoir le commander.

Pour ne pas enterrer les papillons noirs avec Bilibok, comme le livre se vendait bien, j'ai fait un appel sur Internet en proposant aux maisons d'édition intéressées de fournir les fichiers sans contrepartie (hormis le contrat légal avec les deux autrices) avec nos chiffres de ventes à date, pour qu'il puisse continuer à être diffusé. Une première maison nous a contactés mais voulait modifier le texte, puis les éditions Cambourakis ont voulu le republier tel quel. Je n'ai aucun regret sur cette aventure qui a été très enrichissante pour moi. J'ai été super fière lorsque j'ai croisé les premiers exemplaires Cambourakis à la Fnac (nous ne vendions qu'en ligne avec Bilibok), puis à chaque réimpression. Ce livre reste mon bébé et je suis ravie qu'il puisse être lu par autant d'enfants aujourd'hui et qu'il ait enfin sa place dans l'offre actuelle.

Je suis aussi contente de retrouver du temps pour lancer un projet sur l'albinisme, le point de départ de toute cette aventure, et un thème sur lequel je suis aussi plus légitime et qui me tient à cœur.

Depuis le constat qui a lancé Bilibok il y a cinq ans, même si ça prend du temps, j'ai l'impression que l'édition évolue un peu. Il y a beaucoup plus de livres pour l'empowerment des fillettes et c'est très bien. Sur la couleur de peau des héros, j'ai parfois l'impression qu'on en met un peu en quota dans les livres documentaires ou pédagogiques, où tous les enfants sont au même niveau, mais qu'il manque encore beaucoup d'histoires quotidiennes ou classiques dont le héros/l'héroïne est autre que blanc et où ce n'est pas le sujet du livre.

Le prochain chantier est à mon avis aussi le miroir de l'empowerment des fillettes, avec tout un travail sur la construction des garçons hors des clichés du masculin et je trouve ça passionnant et j'ai hâte de relancer des projets sur ces sujets avec des maisons d'édition existantes.

Propos recueillis par courriel le 18 novembre 2019



ÉPISODE 2 LAURA NSAFOU

Tous ceux qui ont vu le film documentaire d'Amandine Gay *Ouvrir la voix*, et nous les espérons infiniment nombreux, y ont fait la rencontre de Laura Nsafou ; d'autres la connaissent pour son blog afroféministe Mrs Roots (créé en 2013, 10 000 visiteurs par mois). C'est là qu'Aurélie Crop a découvert la phrase de Toni Morrison «ses habits étaient blancs et ses cheveux semblables à un million de papillons noirs ». De cette phrase, Aurélie Crop a proposé à l'autrice bloggeuse de faire un texte puis un livre, en compagnie de l'illustratrice Barbara Brun. C'est en leurs deux noms que Laura Nsafou répond ici.

Quand Aurélie Crop vous a contactée, comment avez-vous accueilli son projet?

Laura Nsafou: J'étais hyper emballée par le projet, d'une part, parce qu'Aurélie Crop partageait cette volonté de proposer une littérature jeunesse réellement représentative de notre société, avec toute la diversité que ça suppose (de physique, de peau, d'orientation sexuelle, etc.). C'est une démarche que je partage et que je mettais en lumière sur mon blog, à l'époque. D'autre part, elle me donnait carte blanche pour créer cette histoire autour du titre, j'ai donc pu m'approprier ce projet, et avoir une vraie liberté sur l'histoire. Elle m'a vraiment fait confiance.

Toni Morrison était américaine. Vous êtes française. Quelle différence cela fait-il dans votre approche d'écrivaine militante?

Je pense que la différence principale est celle de nos contextes respectifs: mon travail d'écriture se concentre sur des thématiques spécifiques comme l'afropéanité, la place des femmes noires en France, l'afrodescendance, l'héritage diasporique... Tous les Noirs n'ont pas la même expérience à travers le monde, nos vécus ont à la fois des similitudes et des différences, et la représentation de cette pluralité n'apparaît jamais en littérature française: on pose un imaginaire colonial et fantasmé de l'Afrique sur des afrodescendants nés à Paris, Toulouse ou Lyon (rires). C'est ça qui m'intéresse.

Quel écho ce livre fait-il à vos propres lectures enfantines?

Honnêtement, aucun. *Papillons noirs* est littéralement le livre que je n'ai pas eu et que j'aurais voulu avoir plus jeune. Il met davantage en lumière l'absence de représentation qu'il y avait à mon époque, dans les livres de ma classe par exemple, et me montre comment j'avais presque intériorisé le fait de ne pas me voir dans les différentes œuvres jeu-

nesse qui m'entouraient (que ce soient les livres, les dessins animés, etc.). La bande dessinée Tom-Tom et Nana proposait au moins l'idée de personnages noirs comme Rémi, mais ça fait partie de personnages éternellement secondaires.

Comment s'est jouée la représentation des personnages dans l'illustration?

En fait, quand les personnages noirs ne sont pas invisibles de la littérature jeunesse, ils sont caricaturés au possible. Du coup, je savais pertinemment ce que je voulais voir et ne pas voir dans ce livre. L'histoire d'Adé est inspirée de mon vécu, et je voulais que la diversité d'origines, de carnations, de cheveux qu'il peut y avoir dans ma famille soit représentée. C'était donc vraiment un travail d'équipe avec Barbara Brun, de voir quelles coiffures, quelles carnations, quels types de physiques pouvaient nourrir l'illustration; tout en gardant en tête que l'histoire se passait dans un pays occidental. Barbara a vraiment su se saisir du texte et de ses intentions pour créer la famille d'Adé, ses amies, etc.; au point que la mère d'Adé me rappelle la mienne.

Je crois que vous rencontrez volontiers vos lecteur-trice-s dans les classes et les bibliothèques. Que représente cette expérience pour vous, que vous apporte-t-elle?

C'est très important pour moi. Avoir pu offrir un livre pour enfants mettant en avant une petite fille noire et les moqueries racistes qu'elle pouvait subir à l'école, c'est une chose; mais rencontrer des élèves et leur montrer que leurs histoires, personnelles ou non, peuvent donner lieu à un livre, c'en est une autre. Quand je présente Papillons noirs à des classes de maternelle ou primaire, la question de la couleur de peau est déjà intégrée comme quelque chose de tabou par des tout-petits. Or, ils ont envie d'en parler: «Pourquoi vous dites qu'Adé est noire? Elle est marron, pourtant », c'est un type de question qu'on me pose, et qui adresse la notion de race comme construction sociale. À l'inverse, au collège, les questions que je vais avoir vont se concentrer sur le harcèlement scolaire, le racisme mais aussi le parcours éditorial. Dès le collège, beaucoup de collégiens racisés ont intégré l'idée que le livre est un média élitiste où leur histoire n'aurait peut-être pas sa place. Me voir dans leur classe, ça leur montre que c'est possible. Ces rencontres scolaires permettent des discussions honnêtes et tellement passionnantes. J'apprends beaucoup avec eux.

En France, l'édition pour la jeunesse est un domaine très créatif et fier de sa créativité. Si vous le soumettez à la question des stéréotypes, comment le jugez-vous?

La littérature jeunesse est extrêmement stéréotypée et excluante, tant dans la représentation ethnique que celle du handicap, d'orientations sexuelles, ou même des personnes issues des classes populaires. Cela en dit beaucoup sur qui produit cette littérature, et qui est exclu de cette production. En tant qu'autrice noire, quand j'ai recherché un éditeur pour reprendre le titre de Papillons noirs, on m'a accusé de communautarisme pour vouloir raconter l'histoire d'Adé. Pourquoi son vécu serait moins universel que celui du Petit Nicolas? Qu'est-ce que ça nous dit? On me prêtait des intentions sur la base de ma couleur de peau, avant même que j'ouvre la bouche, et malheureusement, je ne suis pas la seule à l'avoir constaté. Beaucoup d'histoires n'atteignent pas les librairies parce que beaucoup d'auteurs, issus de groupes minorisés, sont discriminés dans le monde de l'édition. Or, le public ne demande qu'à être représenté dans sa totalité. Tout le monde est un lecteur ou une lectrice potentiel·le, il ne tient qu'au monde de l'édition de considérer cette réalité pour offrir, enfin, une littérature jeunesse réellement représentative et universelle.

Comptez-vous continuer dans le domaine de l'écriture pour la jeunesse?

Je pense continuer encore un petit peu. J'ai un prochain album jeunesse qui sortira le 8 janvier, aux éditions Cambourakis et une nouvelle fois illustré par Barbara Brun, et j'ai l'idée d'un troisième, mais qui attendra un peu. Pour l'instant, mon plus gros chantier est une trilogie de romans fantastiques qui s'adresse à un public adulte et qu'il me tarde de pouvoir partager. J'aimerais aussi me pencher sur la BD, car honnêtement, tous les genres littéraires ont besoin d'être investis. Il y a tellement d'imaginaires encore inexplorés!

Propos recueillis par courriel le 14 novembre 2019



ÉPISODE 3 ISABELLE CAMBOURAKIS



Cambourakis, c'est le nom de Frédéric, le frère, celui qui fonde la maison éponyme en 2006, l'ouvrant aux livres jeunesse six ans plus tard. Mais ce nom est également celui de sa sœur Isabelle, qui, en 2015, ajoute au catalogue la collection de sciences humaines Sorcières. Cette collection pour adultes est résolument féministe et anticapitaliste et fait une large place aux écrivaines féministes et afroféministes américaines. C'est Isabelle Cambourakis qui accueille Comme un million de Papillons noirs quand les éditions Bilibok doivent renoncer à en poursuivre l'exploitation.

Comment avez-vous fait la rencontre de ce livre et de ses autrices?

J'ai appris l'existence de ce livre par les réseaux sociaux. Je suivais sur Facebook le travail et les réflexions de Mrs Roots alias Laura Nsafou. Je savais donc que ce livre existait bien avant que Laura Nsafou me propose de le rééditer.

Vous êtes habituellement éditrice de sciences humaines pour les adultes. Est-ce cette compétence, un peu à distance de l'édition jeunesse, qui vous a aidée à saisir l'importance de cet album (refusé par de nombreux éditeurs avant vous)?

Avant d'être éditrice en science humaines pour adultes j'ai été longtemps libraire m'occupant d'un rayon jeunesse. Je suis par ailleurs, et parallèlement à mes fonctions de directrice de collection, enseignante en maternelle. Je connais bien l'édition jeunesse, je la pratique au quotidien. Mais plus encore que mes connaissances des albums jeunesse c'est mon engagement féministe qui m'a servi comme toujours de boussole. Je suis ce qui ce qui se passe dans différents espaces féministes et notamment du côté des afroféministes qui ont grandement aidé à bousculer et à recomposer les féminismes contemporains. Que des jeunes féministes choisissent les albums jeunesse pour faire circuler de nouvelles histoires et de nouvelles représentations me semble tout à fait passionnant et nécessaire. Si j'apprécie tout particulièrement les univers des auteurs·trice·s, illustrateur·trice·s des albums contemporains je ne peux que constater une certaine homogénéité dans les représentations. C'est en train de changer et je pense que le livre de Laura et de Barbara y a contribué. En tout cas rééditer ce livre était une évidence et j'étais même flattée que ses autrices me le proposent.

Quand l'album a reparu sous votre marque, comment a-t-il été accueilli? Qu'en a dit - ou pas - la critique?

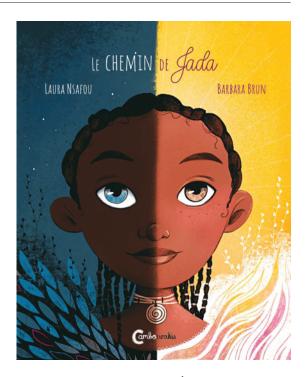
Le livre a continué à faire son chemin et à s'imposer comme une évidence. Laura y est pour beaucoup, elle a une énergie incroyable et connaît parfaitement les usages des réseaux sociaux et de la communication. La critique a continué à bien accueillir ce texte mais le travail avait été commencé avant que le livre réapparaisse sous la marque Sorcières de chez Cambourakis. La critique souligne à chaque fois le travail précurseur mené par Laura, souvent le livre révèle en creux les manques criants de l'édition française sur les questions de représentation.

L'édition, particulièrement en jeunesse, repose sur une dualité auteur/lecteur. On regarde cette dualité de façon souvent binaire: une édition de création tout entière portée par la voix de l'auteur opposée à une édition de production basée sur les besoins du lecteur, largement appréciés grâce au marketing. L'aventure de Comme un million de papillons noirs semble ouvrir une autre voie: une attention particulière aux désirs/besoins du lecteur portée par le savoir incarné de l'autrice. Est-ce la nécessité de cette nouvelle voie que le vif succès de cet album mesure?

Je crois surtout qu'on a des représentations trop homogènes des lecteur·trice·s. Dans ma classe je lis des livres à un public très varié, des enfants qui viennent de différents milieux sociaux, qui ont des pratiques livresques très différentes, un rapport à l'imaginaire médié par la culture familiale. Les albums jeunesse ne parlent pas à toutes et tous de la même manière et notamment parce que beaucoup d'histoires ne disent rien à beaucoup de mes élèves. Les livres sont conçus à l'intérieur de pratiques culturelles qui ne sont pas les leurs, une enfance qui leur est étrangère. De l'autre côté il y a une culture de l'enfance adossée à une industrie florissante mais qui ne représente pas plus les enfants des milieux populaires ou ceux qui vivent hors des modèles familiaux traditionnels. En gros cette industrie culturelle fonctionne mais elle est bourrée de stéréotypes et de normes. Ce qui manque je crois ce sont des auteur·trice·s qui aient une pratique de l'enfance dans toute sa diversité. Ce qui manque aussi ce sont des auteurs·trice·s venant de milieux sociaux divers. Il y a tout simplement un problème de reproduction sociale. Combien d'illustrateur trice s viennent des milieux populaires, de l'immigration? Combien d'auteur·trice·s sont issu·e·s des outre-mer ou des anciens territoires colonisés? Combien ont été élevés dans des familles où l'hétérosexualité n'était pas la norme? Si on veut des livres plus incarnés et qui ne touchent pas seulement les couches supérieures, il faut enrichir les représentations et s'interroger aussi sur l'accès à la professionnalisation des acteur·trice·s du livre jeunesse, que les écoles d'arts et d'illustration par exemple s'ouvrent à la diversité des parcours.

Quelles sont les conséquences de ce succès pour votre ligne éditoriale?

Je ne crois pas qu'il y ait des conséquences en termes de ligne éditoriale. Nous sommes très heureux euses du succès rencontré par l'album mais le publier n'avait pas modifié notre ligne, c'était l'incarnation de notre ligne! Ensuite effectivement cela a permis à la collection de publier aussi des albums jeunesse. Ce n'était pas un énorme pas à faire parce que la collection n'a pas seulement été pensée pour accueillir des essais mais plutôt pour faire circuler une diversité de projets féministes qui prennent majoritairement la forme d'essais mais aussi de BD, de récits et maintenant



Le nouvel album de Laura Nsafou et Barbara Brun à paraître le 8 janvier 2020 aux éditions Cambourakis. Projet de couverture publié sur la page Facebook des éditions Cambourakis.

d'albums jeunesse. Nous avons par ailleurs chez Cambourakis une collection jeunesse qui veille aussi à publier des ouvrages riches en termes de représentation (c'est le cas notamment de beaucoup de nos traductions d'albums nordiques qui sont en avance par rapport à la France sur ces questions). Les albums jeunesse et les BD que nous espérons continuer à publier dans la collection Sorcières ont une dimension féministe plus affirmée. C'est le cas par exemple d'un album que nous venons de publier: Hilda et la princesse de la Suisse, d'Eva Rust. Mais oui nous continuons à travailler avec Laura et Barbara et un nouvel album est prévu pour le début de l'année 2020!

Propos recueillis par courriel le 20 novembre 2019

ÉPISODE 4 COMITÉ DE LECTURE ALBUMS DU CNLJ

Ne cherchez pas, La Revue des livres pour enfants n'a jamais parlé de Comme un million de papillons noirs. Le CNLJ l'a pourtant bien reçu et catalogué. Mais rien de plus. Il nous a semblé indispensable de nous demander pourquoi. Ce dernier épisode de notre feuilleton risque de ne pas être le plus confortable, mais il n'est pas le moins important...

Cet album est passé entre nos mains en 2018. Au catalogue ne figure pourtant aucun avis, aucune notice critique. Pourquoi?

B.A.: C'est un peu lointain, mais je me souviens surtout des illustrations, qui nous avaient semblé trop caricaturales. C'est la raison pour laquelle je suis sans doute passée trop vite sur le texte et sur ce que représente cet album. À l'époque, nous avions trouvé que c'était trop démonstratif.

C.P.: Nous sommes à l'affût de ce genre de sujet mais là, je l'ai trouvé traité de manière un peu caricaturale. Je crois que nous sommes plus sévères avec ce que nous pourrions appeler «les livres à message», quel que soit ce message. Cette sévérité est portée, je crois, par l'inquiétude que ce message soit énoncé de manière maladroite.

M.P.: La peur de tomber dans le cliché inverse est très présente dans notre lecture de tous les albums qui abordent ces sujets. Souvent le message prend toute la place et cela ne permet pas forcément de faire un bon album.

B.A: Je citerai l'exemple de l'auteur américain blanc Jack Ezra Keats (1916-1983), qui met en scène des enfants noirs sans que cela soit le sujet du livre. Il le fait avec un naturel qui me semble exemplaire et que l'on retrouve rarement dans la production actuelle.

Au fil des mois, les ventes de cet album se sont multipliées, l'album est aujourd'hui un succès important de son éditeur. *Télérama* et *Le Monde* lui ont consacré chacun un long article. Un succès n'est pas toujours un gage de qualité mais dans le cas présent, n'est-il pas un gage de pertinence, de nécessité?

B.A.: Évidemment. Cela met aussi en lumière que notre travail critique est poreux à ce nécessaire travail de réflexion. Notre comité de lecture de ce matin, alors que par ailleurs nous sommes en train de travailler sur le dossier consacré aux stéréo-

types, pose un regard plus affûté sur cette question. Ce qui n'était sans doute pas le cas en 2018, quand cet album est arrivé. Mais si cela alimente notre réflexion, cela n'aurait pas forcément changé mon avis critique.

C.P.: Mais ces deux articles, justement, parlent de la nécessité du livre (et de son succès) plus qu'ils n'en font véritablement la critique. Nous recevons les livres au moment de leur parution et nous ne prenons donc pas cette histoire au même moment. Aujourd'hui, on a surtout envie de le relire avec un œil nouveau.

M.P.: Ce qui me paraît évident, c'est que ce succès témoigne d'une nécessité, et de la nécessité d'un examen de conscience de l'édition jeunesse et de notre travail critique.

B.A.: Néanmoins, quand je pense à un certain nombre de livres anglo-saxons, ceux d'Helen Oxenbury par exemple, qui ont leur quota de personnages de différentes ethnies, je trouve ça artificiel. Ce n'est pas parce que l'on s'oblige à représenter des enfants de toutes les couleurs, façon Benetton, que l'on réglera le problème. C'est une construction qui n'est pas ressentie.

M.P.: En même temps, il faut se soucier de la réception. C'est ce qui me bouleverse le plus dans les propos des trois personnes interviewées avant nous. On est dans un moment politique où la société n'avance pas toute seule, il faut forcer le passage. C'est la même chose pour le mouvement #MeeToo. L'étude anglaise qui a paru en 2017 sur la question de la représentation des enfants dans la littérature jeunesse a conclu qu'il y a 1% des albums dont le héros de l'histoire n'est pas blanc; si on ajoute les personnages secondaires, ce taux monte à 4%. Je pense qu'en France c'est encore pire. C'est de là que nous partons.

B.A.: Cela nous remet obligatoirement en question.

M.P.: Mais ce ne sont pas que des questions littéraires, ce sont avant tout des questions politiques.

L'exercice critique a différents filtres. Le filtre esthétique et littéraire. Le filtre du service rendu au lecteur... Quelle hiérarchie établissez-vous entre ces deux façons de critiquer un livre pour enfants? La première peut-elle laisser une place à la seconde?

B.A.: On va s'y atteler. C'est d'abord la critique littéraire qui nous occupe mais creuser ce sujet des stéréotypes nous montre que nous ne prenons peut-être pas assez en compte le service rendu au lecteur. Puisque cela manque tellement aux lecteurs – ce qui apparaît ici – c'est un vrai problème. Mais ce n'est pas nous qui allons changer la production éditoriale. C.P.: Dans le comité roman, il me semble que c'est plus facile. Parfois, un roman peut être retenu pour ce qu'il va apporter au lecteur plus que pour ses qualités littéraires. L'écriture est sans doute soumise à une grille d'analyse moins sévère que l'illustration.

B.A.: Quand je repense à un livre comme L'Heure des parents de Christian Bruel, illustré par Nicole Claveloux, sur toutes les formes familiales possibles, j'ai tout de suite trouvé que cela manquait et je me suis représenté ce que ça pouvait apporter à toutes sortes de lecteurs. Mais la qualité primait. L'album était parfaitement abouti dans le texte comme dans les illustrations. Comme le sont Brindille et Tiens-toi droite de Rémi Courgeon, l'un de nos auteurs les plus féministes et les plus universalistes.

M.P.: Le filtre littéraire et artistique reste premier mais il ne doit pas être le seul.

C.B.: Je pense qu'on le fait plus facilement sur certains sujets, moins sensibles, que sur d'autres.

M.P.: Sur certains sujets, il est clair que nous avons peur de nous tromper.

A.B.: Et nous sommes tous blancs autour de cette table.

M.P.: Quand on est blanc, on ne peut pas percevoir la violence de certaines représentations. La question de la reproduction sociale est aussi de notre côté, du côté des bibliothécaires.

A.B.: Jusqu'à une date récente j'étais en bibliothèque territoriale (Seine-et-Marne); j'avais un vrai plaisir à accueillir des classes arc-en-ciel et en face, je ne pouvais que constater que notre équipe ne l'était pas du tout. Cette prise de conscience m'a poussée à en tenir compte dans nos recrutements.

Ceux qui, majoritairement, ont fait le succès de cet album remercient les autrices de leur avoir enfin offert un album dont l'héroïne leur ressemble. Que leur dites-vous, à ces lecteurs et lectrices?

M.P.: Que nous ne pouvons pas clore cette question comme si de rien n'était. Nous sommes dans un moment politique qui nous oblige à réétudier nos filtres et à nous poser la question de la réalité de tous les lecteurs qui sont, au final, ceux pour qui nous travaillons et pour qui la littérature jeunesse existe. Nous espérons que Comme un million de papillons noirs ouvre la voie/voix à beaucoup d'autres albums. M.B.: Je participe également au comité de lecture Poésie et, en 2018, nous avions sélectionné La Vie ne me fait pas peur, de Maya Angelou¹. Une fillette noire américaine raconte ses peurs, ses angoisses, et comment elle les affronte. Ce livre est tout droit inspiré de l'histoire, des souvenirs, des souffrances de l'autrice (grande militante de la cause noire, 1928-2014). Nous l'avons mis en avant de notre mieux (il figurait dans notre sélection annuelle et dans notre sélection Flash) mais il n'a pas eu un succès retentissant. Nous essayons lors des comités de lecture de sélectionner ce qui nous semble le meilleur des livres en littérature jeunesse. Nous pensons aux enfants en «critiquant» les livres, mais rien ne nous assure que ce que nous préférons sera ce qu'ils préféreront. Certains livres ont-ils échappé à notre attention? Nos préférences à nous ont-elles occulté leurs désirs à eux? Un peu des deux sans doute. Comme un million de papillons noirs a trouvé ses lecteurs sans nous, ou bien les lecteurs l'ont trouvé, et toute leçon de modestie est bonne à prendre. Ce livre leur fait du bien. Et c'est bien.

Propos recueillis le 27 novembre 2019 par Marie Lallouet (merci à Brigitte Andrieux, Manuela Barcilon, Agnès Bergonzi, Corinne Bouquin, Christophe Patris, Marine Planche et à tous les membres du comité de lecture des albums du CNLJ).

 Trad. de l'américain par Santiago Artozqui, ill. Géraldine Alibeu, éditions Seghers Jeunesse, 2018. Bilingue.